SAINT BRENDAN

PELERIN ORTHODOXE POUR L'AMOUR DE DIEU

(1ère partie)

Reproduit dans le « Feuillet Sainte Anne » avec l'accord du métropolite Philarète en date du 1er septembre 2011, par Stéphane Garnot.

DEPUIS DES TEMPS TRES ANCIENS, la vie ascétique fut à l'honneur dans la Sainte Église. On quittait villes et villages pour aller au désert, y vivre en anachorètes dans le jeûne et la continence : on trouve des exemples de ce mode de vie dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

Notre Seigneur Jésus-Christ Lui-même s'en alla au désert pour jeûner et prier. Il est de tradition dans l'Église orthodoxe de considérer que, dans l'Ancien Testament, c'est le prophète Élie qui représente le modèle du moine, comme Moïse celui du théologien. Dans le Nouveau Testament, le premier moine est saint Jean Baptiste et la première moniale, la Très Sainte Mère de Dieu elle-même.

Le monachisme d'Orient et d'Occident

Quoique ce mode de vie de retraite loin du monde appartienne au fond même de la foi chrétienne, il a été renouvelé à certaines époques, et a pris peu à peu des formes spécifiques au cours de l'histoire. C'est l'aboutissement de cette codification qu'on appelle proprement « monachisme ». On reconnaît comme fondateur historique du monachisme, soit saint Antoine le Grand, soit Paul de Thèbes.

Le monachisme, en tant qu'institution ecclésiale, fit son apparition au IVème siècle, lorsque, par la volonté de saint Constantin le Grand, Égal aux Apôtres, la foi chrétienne devint la religion de tout l'Empire et qu'entrèrent donc dans l'Église un nombre important de chrétiens seulement nominaux qui provoquèrent un relâchement dans le mode de vie des communautés. C'est alors que certains chrétiens zélés, amoureux du Christ, se mirent à quitter les villes pour leurs alentours, puis, plus loin, pour le désert. Ce mouvement prit son élan en Égypte.

Bientôt les disciples affluèrent au désert, et il fallut établir une règle pour la vie commune des moines : ce fut d'abord saint Pacôme le Grand, fondateur du monachisme cénobitique ou communautaire, qui en rédigea une, puis saint Basile composa la sienne. D'autres règles virent le jour : en Palestine, celle de saint Sabbas, à Constantinople, celle de saint Théodore le Studite -pour la partie orientale de la Romanité orthodoxe ; sa partie occidentale, tout aussi orthodoxe, s'honora en premier lieu de la règle de saint Colomban, (saint Koulman) lequel devrait être regardé comme le père du monachisme de la partie occidentale du monde orthodoxe, à égalité avec saint Benoît.

La règle de saint Benoît, en effet, s'est peu à peu étendue à tout l'Occident à partir du VIIème siècle, en se combinant avec les règles existantes. Plus tard, lorsque le monachisme occidental eut dégénéré et se fut fragmenté en « ordres » rivaux, dont chacun essayait de l'emporter par l'ancienneté historique ou le nombre des saints, les auteurs bénédictins firent de la règle de saint Benoît le principe de tous les autres. Saint Colomban n'en aurait été qu'un commentateur ou qu'un continuateur. Rien n'est plus faux historiquement. A partir du Moyen Age, on a même fait de saint Jean Damascène et de saint Colomban... des moines bénédictins, tant la « liberté en Christ » qui avait précédé le VIIème siècle était devenue impensable. Nous reviendrons sur ces falsifications et sur le premier historien qui, courageusement, les dénonça, non sans encourir les foudres de ses confrères et collègues : le bénédictin Jean Mabillon, au XVIIème siècle.

Cependant, l'idéologie a la vie dure. Certains auteurs continuent de voir dans la règle de saint Benoît la charte même du monachisme occidental, qu'ils opposent à celui d'Orient sur cette base. Or, dès 590 saint Colomban, après avoir vécu comme moine en Irlande, passait en Gaule et y fondait les monastère de Fontaine et de Luxeuil selon la règle qu'il avait composée sous l'inspiration du Saint Esprit (*Spiritu Sancto plenus condidit regulam,* dit son disciple et biographe Jonas). Cela se passait vers l'an 600, avant que les bénédictins n'allassent en Angleterre, et avant même que Grégoire le Grand ne recommandât la règle de saint Benoît dans le second livre de ses *Dialogues.* Les règles de saint Benoît et de saint Colomban sont dignes de la même vénération.

La règle de saint Colomban a ceci de remarquable qu'elle recommande l'imitation des moines d'Orient et met, comme eux, le samedi en honneur, le joignant étroitement avec le dimanche. Ces traits, entre beaucoup d'autres, prouvent la fausseté absolue du préjugé qui oppose « monachisme oriental » et « monachisme occidental ».

La vie évangélique dans sa rigueur et dans sa douceur

Le zèle missionnaire, connu comme l'une des caractéristiques du monachisme des chrétiens orthodoxes celtiques, n'était pourtant point leur premier motif. Ce zèle même était subordonné à ce qui constitue l'essence même de la vie monastique -il était subordonné à une soif mystique. Pour la définir, pour définir ce que furent ces vrais pères spirituels de la Celtie insulaire et continentale, ces flambeaux de l'Orthodoxie universelle, il faut revenir brièvement sur la *paternité spirituelle* chez les Pères du désert. Une étude de père Ambroise, reproduite à la fin de *Callinique l'Hésychaste* (Ed. La Lumière du Thabor, Paris, 1988), en retrace très bien l'essentiel. Il n'est pas inutile d'en citer un passage pour bien situer nos saints pères de Celtie dans leur vie véritable en Christ :

« Le Seigneur a tracé la voie royale de la perfection : « Si tu veux être parfait, va et vends tes biens, distribue-les aux pauvres et tu auras un trésor dans les Cieux. Puis viens, et suis-moi ». Les Pères des déserts, cette multitude d'hommes amoureux de Dieu, ont entendu l'appel du Seigneur, ont quitté ce monde pour aller chercher la purification, la perfection et l'union avec Dieu dans « les déserts et les montagnes, les cavernes et les antres de la terre ». Ils ont pris à la lettre les commandements de Dieu, les ont vécus, les ont médités jour et nuit. Pour montrer combien la lutte est dure et difficile, les Pères utilisaient ce dicton : « Donne ton sang et tu recevras l'Esprit ». C'est pourquoi ils sont devenus des maîtres et des Pères spirituels et ont formé cette lignée ininterrompue de

Pneumatophores, de pasteurs véritables, ayant atteint la simplicité du cœur, la simplicité de l'enfant exigée par l'Évangile ».

Comment ne pas voir ici l'illustration de ce que certains ont nommé la « violence » des moines orthodoxes de Celtie, « violence avec eux-mêmes, violence dans l'obéissance ». Leur côté décrit comme « abrupt » évoque les Prophètes de l'Ancien Testament : saint Colomban, saint Gildas, hommes de Dieu envoyés pour reprendre, prophétiser, châtier. On pense à Jérémie, on pense à Moïse. Leur exercice de la charité fraternelle montre bien qu'elle est une vertu aux mains calleuses et non un sentiment doucereux. On n'en fera pas pour autant des hommes terribles, durs, inexorables. Quelle était donc leur violence ? Celle de l'Évangile : « Le Royaume des Cieux souffre violence et ce sont les violents qui s'en emparent », c'est-à-dire, ceux qui se font violence. Ils étaient rigoureux pour eux-mêmes et pleins de douceur pour autrui, lions pour eux-mêmes et miel pour les autres. Ils avaient connu et appliqué ce saint précepte du désert : « Donne ton sang et tu recevras l'Esprit ». Ils savaient bien que « sans le Saint Esprit, nul ne peut recevoir l'illumination spirituelle, nul ne peut contempler les mystères, nul ne peut recevoir la grâce déifiante, nul ne peut être changé et transformé, nul ne peut enseigner, nul ne peut être père spirituel » (*art. cit.*).

Voilà pourquoi leur « violence » selon Dieu s'accompagnait d'une soumission totale à la volonté du Seigneur. Lorsque nous aborderons la vie de saint Colomban, nous verrons combien il était attentif aux signes que Dieu lui envoyait. Quand il quitta l'Irlande, il ignorait où Dieu le conduisait. C'est le doigt de Dieu qui lui désigne le rivage où il faut aborder. C'est l'Esprit encore qui lui indiquera où aller, où s'arrêter, où fonder ces saints monastères qui lui auraient mérité le titre de patron du monachisme occidental si les historiens avaient pu s'émanciper de l'idéologie franke.

Saint Brandan, l'exilé pour le Christ

Saint Brandan -Brandwaladr, Brandan étant une forme hypocoristique de son nom, comme l'explique Léon Fleuriot- fut, lui aussi, la personnification vivante de cette obéissance. Pratiquant son « pèlerinage pour l'amour de Dieu », il n'accomplissait pas une quelconque « initiation ésotérique », ni même un « pèlerinage » à la façon moderne. Il s'exilait volontairement, abandonnant même sa patrie, par esprit de renoncement, se livrant totalement à la volonté divine à l'image d'Abraham, le Père des Croyants. Les chroniques anglo-saxonnes notèrent qu'en 891 des moines irlandais abordèrent les côtes

de Cornouaille dans un curragh sans rames. La chronique ajoute et précise qu'ils « voulaient s'exiler pour l'amour de Dieu ». Ils n'avaient point choisi de destination.

Point de désert dans la partie occidentale de la Romanité orthodoxe. Qu'à cela ne tienne ! Les moines, mus par le même amour de Dieu, ne tardèrent point à en trouver un. La mer devint leur lieu de prédilection pour cet exil volontaire, les îles aussi servirent de terre d'élection pour leur solitude. Rappelons leurs lieux d'hésychia : Ynis, Pir d'Iltud, Iona de saint Columba, Lindisfarne de saint Aidan et encore Bardsey Island au nord du Pays de Galles, l'île de Man dans la Mer d'Irlande, les îles Tébidi, Lavret et nombre d'autres en Bretagne armoricaine.

Comme gouvernail, saint Brandan avait la confession orthodoxe de la foi chrétienne, comme vent favorable, son ascèse menée sous l'inspiration de l'Esprit Saint et comme boussole, son cœur plein de l'amour du Christ toujours tendu vers l'Unique : « Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, ait pitié de moi, pécheur ! » Il ne faut pas perdre cela de vue, pour lire et pénétrer dans l'essentiel de son « journal de bord ».

Relations avec l'Orient

A l'extrême Occident de l'Europe, certains chercheurs, comme Olivier Loyer, se sont étonnés de voir les Celtes rattacher leur tradition à la tradition orientale. Il n'y a là rien d'étonnant. On serait davantage dans le vrai en écrivant simplement que de l'Orient à l'Occident régnaient alors la même foi et la même espérance. Tout le reste -et toutes les beautés que recèlent ce reste- était enrichissement mutuel, communion dans la même Église. Olivier Loyer rappelle « qu'ils attribuaient à saint Marc le *Cursus Scottorum*, c'est-à-dire la division canonique en usage dans l'ensemble des monastères irlandais au VIIIème siècle : ce *Cursus* aurai été transmis aux Celtes par les moines de Lérins et par saint Patrick » ; et Loyer ajoute : « Ces traditions ne peuvent être prises à la lettre, elles recouvrent néanmoins une réalité ». C'est la Foi Orthodoxe qui compose cette réalité.

Les « fous ou folles pour le Christ », cette vocation déconcertante pour le monde, n'ont manqué ni ici, ni là. La *Saga de Suibhne* décrit une forme d'ascétisme où le roi du même nom frappé par la malédiction d'un homme d'Église qu'il avait malmené, devint fou au cours d'une bataille. Quittant famille et royaume il s'enfonça au cœur de la nature et ne vécut plus que de cresson et d'eau pure. Il vivait au sommet des arbres. L'auteur relate cela comme une simple folie ; mais suggère aussi en maints endroits qu'il s'agissait peut-être d'une « folie pour le Christ ». Cette saga nous retrace sans doute non point l'aventure d'un fou, mais l'ascèse d'un saint. Ainsi, N.K. Chadwick a rapproché l'ascèse de

Suibhne de celle des *Boskoi* ou « mangeurs d'herbe », ces reclus du désert syrien qui ne se nourrissaient que d'herbage, et de celle des *dendritai* ou « habitants des arbres », ces « ascètes qui se retiraient sur les branches comme les stylites sur leur colonne » (O. Loyer, *Chrétientés Celtiques*, 93-94 et N.K. Chadwick, *The Age of the Saints*, 105-110).

Les manuscrits celtiques et leurs enluminures rappellent et confirment ces analogies. On a souvent dit que les entrelacs, les éléments les plus décoratif du style irlandais, provenaient d'Égypte et de Syrie. Ce n'est sûrement pas faux et l'on peut leur donner cette origine, tout en ajoutant que le génie propre au pays y imprima sa marque. L'influence de l'Orient dans l'ensemble de la chrétienté celtique des premiers siècles va de soi. Elle ne fut pourtant pas autre chose, ni rien d'autre que la communion dans la même foi orthodoxe. La route de l'étain, qu'on allait chercher aux îles Cassitérides, à l'Ouest de la Grande-Bretagne actuelle, ne fut jamais oubliée des navigateurs ; celle de l'Évangile suivit la même topographie. Sur cette carte, l'Espagne était un relais naturel. La stèle de Fahan-Muha en Irlande porte une inscription grecque, une version du « Gloire au Père » que l'on retrouve dans la liturgie mozarabe et les canons de Tolède de 633.

L'expansion musulmane mit fin à ces échanges. Catastrophe spirituelle immense : séparés de leurs frères de l'Orient, les chrétiens orthodoxes de Celtie furent privés de tout soutien face à l'impérialisme conquérant et hérétique d'une Rome usurpée, ayant renié la foi de l'ancienne Rome Orthodoxe.

Il n'a pas été inutile de brosser, même rapidement et quelque peu sommairement, le monde où vécut saint Brandan, avant d'entrer dans le sujet proprement dit.

La Navigation de saint Brandan

Saint Brandan est connu par deux textes : sa vie et la *Navigatio Brandani* (Navigations de saint Brandan). Cette dernière fut écrite vraisemblablement en Germanie par un moine irlandais. Cette vie montre ce que fut le désert qui sanctifie. Combien, parmi les hommes qui habitent cette terre de péché, ont-ils su retrouver leur enfantine naïveté pour croire avec la vraie simplicité aux paroles du Seigneur ?

Saint Brandan fut de ceux-là, à l'image de son frère dans la foi, saint Marc l'Anachorète : à l'un le désert de l'eau, à l'autre, le désert de sable. De ces deux, nous pouvons dire la même chose : « Ils furent de ceux qui fuirent loin, bien loin du monde, parmi les montagnes et les déserts, pour y mener l'ascèse dans la solitude de l'hésychia,

afin de marcher leur vie durant sur la voie étroite et bénie que dans son saint Évangile le Christ nous invite à parcourir ».

Récemment encore le Récit des Navigations valut à notre saint une célébrité posthume. Le clan des contempteurs a cédé le pas à une analyse plus sérieuse. Il n'est plus question, pour les spécialistes, de voir dans ces récits des contes, ni des légendes, même si une partie importante de ces navigations nous échappe encore dans son essence. Ce pèlerinage maritime « pour l'amour de Dieu », la pérégrination dans le désert de sable de saint Marc l'Anachorète ne font qu'un. Comment ne pas définir le premier par cette recherche du second : « Il en est qui, dès les temps anciens, s'en allèrent au désert, s'efforçant par une vie d'afflictions de *s'ouvrir la porte dérobée du Paradis. Eux la cherchaient véritablement*, la perle cachée que le Seigneur dit pareille à l'éternité... Ah, ces âmes bénies qui jamais ne s'écartaient de leur but ! *Elles savaient bien où retrouver leur patrie d'antan et de toutes leurs forces s'attachaient à la rejoindre ». (Vie de saint Marc l'Anachorète).*

Une telle phrase ne peut-elle figurer en épigraphe de la vie de saint Brandan, tout comme cette parole tirée de l'Écriture et adressée à Abraham : « Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai » « Gen. 12,1).

Parmi les 116 manuscrits recensés en latin à partir du Xème siècle, auxquels il faut ajouter des traductions et des adaptations, une place importante revient au poème écrit au XIIème siècle. Il s'agit du *Voyage de saint Brandan* par Bénédeit, poète anglo-normand (Bibliothèque médiévale 10/18, Paris, 1984).

Saint Brandan est donc historiquement connu. Il naquit à Clonfert (Louis Kervan, *Brandan le grand navigateur celte du VI ème siècle*) dans le comté de Kerry au sud-ouest de l'Irlande en 484, fut baptisé et élevé par Erc, évêque du lieu, devint hiéromoine et abbé, puis fonda de nombreux monastères : Clonfert, Arcuadown, Irishadrownet Ardfert.

De nombreux toponymes témoignent aujourd'hui en ce lieu de sa présence et de son influence. De son vivant, il voyagea beaucoup : il est attesté qu'en 563, il rendit visite à Columba sur l'île d'Iona, au nord-ouest de l'Écosse. En Bretagne armoricaine, une paroisse lui doit son nom : Saint Brandan dans les Côtes d'Armor. Une tradition locale rapporte qu'il vécut 25 ans sur cette terre, de 530 à 555à Ploubèzre près de Lannion, au Yaudet dans l'estuaire du Léguer et à Aleth (Saint Malo). Il mourut en 574 en Irlande.

Nous avons traduit un texte du Xème siècle provenant de l'anglais (*The Age of Bede*, Penguin Classics, 1983), parce qu'il nous semble très proche de la vie des moines irlandais : le monastère cénobitique, composé de quatorze moines, voyage sur un coracle irlandais, construit, avant le départ, de lattes et de peaux goudronnées et graissées, se

déplaçant à la rame et à la voile et s'orientant par rapport à l'étoile polaire grâce à un bâtonnet fixé sur le navire.

La Véracité de ce voyage a été prouvée par Tim Séverin (*Le Voyage de Brandan*, Tim Séverin-Albin Michel, 1978) qui, sur un coracle de construction, d'après les données historiques, a effectué deux voyages en mai-juin-juillet, le premier d'Irlande à Reykjavík (Islande) en 1976, le second d'Islande à Terre-Neuve en 1977.

L'art de la navigation des Celtes était un héritage de celui des Phéniciens et des Grecs antiques. Après les Celtes, les Normands au IXème siècle et plus tard, au deuxième millénaire, les Européens fréquentèrent les mêmes pays dans l'Atlantique : Arctique et Amérique. Dicuil, savant moine irlandais, donne, dans *De Mensura Orbis Terrae* (Des dimensions de la Terre), une description de Thulé (l'Islande) qu'il assure tenir de moines y ayant vécu. Il cite des anachorètes vivant leur ascèse sur les Îles Féroé. « Dires confirmés par la tradition scandinave : les sagas islandaises attestent, en effet, la présence de *papas*, c'est-à-dire de solitaires irlandais, en Islande, avant l'invasion de l'île par les Scandinaves » (O. Loyer, *Chrétientés Celtiques*, p.37).

Dans le récit traduit, saint Brandan et ses moines découvrent des paysages arctiques, des fruits tropicaux et équatoriaux : icebergs, volcans, banquise, noix de coco, raisin merveilleux. Il rencontre aussi des moines irlandais dans une île polaire, probablement l'Islande.

Robe-Yves Creston, marin, a décrit leurs implantations géographiques probables : Islande, Féroé, Terre-Neuve, Antilles, Canaries, Açores, (*Journal de Bord de Saint Brandan à la Recherche du Paradis*).

Les moines celtes, irlandais et bretons, avaient une prédilection pour l'implantation de leurs monastères et ermitages dans les îles : saint Columba à Iona, saint Ivy à Lindisfarne, saint Pol à Batz, saint Gildas à Houat, saint Guthiern à Groix, saint Gwénolé à Tibidi, saint Budoc et saint Maodez sur les îles du Trieux (Lavret, Îles Verte, île de Saint-Maodez).

Ce voyage de sept ans représente la quête de la Terre promise, du Paradis perdu, dans le monde celte chrétien, avec les données techniques et culturelles de l'époque. Lors des rencontres de Brandan avec les communautés monastiques, puis avec Judas et avec l'ermite Paul, le texte nous montre la puissance de Dieu en ses serviteurs et sa miséricorde. Il nous présente aussi la tradition inaltérée jusqu'à nos jours dans l'Orthodoxie : prière, offices divins, jeûnes, cycles des fêtes.

La réponse à la quête de Brandan et de ses disciples est donnée à la fin du voyage, qui a duré sept ans, lorsque Brandan rencontre l'ermite Paul, vivant sur une île déserte, de

la manne divine. La manne, rappelons-le, est, pour les Pères, un nom de la grâce divine. Il dirige Brandan, par les envoyés divins, vers l'île de la Promesse des Saints dont il ne voit qu'une moitié. L'île est entourée de ténèbres mais elle-même baigne dans la lumière divine, contrairement à la vision dantesque qui remplace la lumière divine dans le manuscrit du XIIème siècle. La foi avait changé !

Ce récit nous présente la vocation de l'homme : entrer dans la lumière divine dans un progrès spirituel sans fin, après avoir répondu à l'appel de Dieu par une vie terrestre vouée à son service.

10/23 août 1991, en la fête de saint Laurent,

Jozeb ar C'halvez et Atanaz F-Guillemot

En complément :

Tropaire de Saint Brendan, ton 4 :

La Divine Ressemblance a été parfaite en toi, O saint père Brendan,
car en prenant la Croix tu as suivis le Christ,
et par tes actions tu nous a enseignés à ne pas nous soucier de la chair car elle passe,
mais de cultiver notre âme puisqu'elle est immortelle:
c'est pourquoi, O saint père, ton esprit se réjouit avec les Anges.

HYMNE À SAINT BRENDAN

Par Guido d'Ivrea, de Bobbio au 11ème siècle). Le texte latin se trouve dans Analecta Hymnica, #48.88.

Que les frères et les soeurs chantent à présent
La sainte vie de Brendan;
D'une antique mélodie,
Qu'on la conserve en cantique.

Aimant le joyau de la chasteté,
Il fut le père des moines.
Il s'enfuit du choeur du monde;
Et à présent il chante parmi les Anges.

Prions-le afin de pouvoir être sauvés
Nous qui naviguons sur cette mer.
Qu'il aide prestement celui qui a chuté
Oppressé par le pesant péché.

Dieu le Père; Roi des rois
nourrit au sein d'une Vierge mère;
Saint Esprit : quand Ils le voudrons,
qu'Ils nous nourrissent du divin miel.